

Gerald Wiviott

Détecter le délire
ou la psychologie du fondamentalisme²⁰

Médecin psychiatre né aux États-Unis et vivant à Montréal, Gerald Wiviott se trouve souvent dans la situation où il doit chercher à comprendre si le comportement de son patient est lié à un délire psychotique (« idée fausse, profondément ancrée, qu'on ne peut corriger ») ou à des croyances, notamment religieuses. Cette quête l'a amené à s'interroger sur la psychologie du fondamentalisme. Il constate que notre tolérance à la diversité culturelle a diminué depuis le 11 septembre 2001 au même rythme que les Américains se sont redonnés la mission de répandre la Vérité de la « liberté » et de la « démocratie ». Il estime que la culture détermine ce qu'on pense mais aussi comment on pense et il nous met en garde contre « les modes de pensée fondamentalistes qui se sont insérés au coeur de nos vie quotidiennes ».

Dans mon service, à l'Institut Allan Memorial de Montréal, nous sommes équipés d'un détecteur de délire. Il se présente sous la forme... d'une infirmière en psychiatrie d'origine haïtienne. Chaque fois qu'un patient haïtien admis dans mon service se met à exprimer des idées loufoques, nous demandons à cette infirmière d'aller lui parler, pour nous dire si sa « folie » est l'expression d'un délire ou simplement de sa culture d'origine. Si une patiente haïtienne prétend par exemple qu'on lui a jeté un sort ou que tous ses problèmes viennent d'une poupée

²⁰ Ce texte a d'abord été publié dans le *St. Mary's Hospital Psychiatry Grand Rounds*, en date du 22 Novembre 2007. Il a été traduit pour le bénéfice de cet ouvrage.

vaudou piquée par un ennemi, notre spécialiste en délire peut déterminer si sa description de la magie reste dans les limites acceptables de ses croyances culturelles.

Un jeune musulman a récemment été admis à mon service parce qu'il avait cessé de manger et de boire dans le but de se purifier. Profondément religieux, il voulait s'assurer d'être admis au paradis s'il venait à mourir. Il ne semblait pas dépressif et tenait des propos par ailleurs normaux. Par chance, nous avions à ce moment dans mon service une résidente saoudienne qui a pu nous affirmer sans hésiter que ce patient était bel et bien délirant. Il a d'ailleurs cessé à nouveau de manger et de boire depuis cet épisode; sa famille a consulté un cheikh local, qui a essayé de convaincre le jeune homme que Dieu ne voulait pas qu'il cesse ainsi de s'alimenter. «C'est contre notre religion», lui a-t-il affirmé; le jeune homme a répondu qu'il était une exception.

J'ai rencontré il y a quelques années une famille présentant des problèmes comparables. Un Pakistanais et sa femme canadienne-française croyaient que leur fils de 19 ans, qui souffrait d'une forme sévère de schizophrénie, était possédé par un djinn. Dans certaines cultures du Moyen-Orient, les djinns sont des esprits maléfiques accusés de causer toutes sortes de maladies et de comportements anormaux. La situation m'a paru facile à comprendre. Mais les choses se sont compliquées quand j'ai reçu la famille en thérapie. Le patient était accompagné de ses parents et de ses deux frères. Au début d'une des sessions, la mère est arrivée dans mon bureau avec des lunettes noires qu'elle a refusé de retirer. J'ai aperçu sous ses lunettes des enflures et une joue blessée. Le père a répondu à mes questions avec un air de défi disant qu'il avait battu sa femme parce qu'elle prenait un bain de soleil sur leur galerie, vêtue seulement d'un maillot de bain. Les trois fils ont crié à leur mère qu'elle méritait d'avoir été battue et que Dieu allait la punir. Elle semblait se sentir coupable.

À quelques détails près, cette famille aurait pu apparaître

dans les pages du roman *Les hirondelles de Kaboul*²¹ écrit par l'Algérien Mohammed Moullessehoul sous le pseudonyme Yasmin Khadra. Il raconte les déboires d'un couple marié sous le régime des Talibans en Afghanistan, alors que la population subit quotidiennement la violence et les humiliations des Mollahs, qui tentent de leur imposer leurs valeurs.

Dans son livre *Ma vie rebelle*²², l'auteure musulmane Hirsi Ali décrit ainsi son éducation religieuse :

[Le professeur] citait les versets du Coran pour expliquer comment les femmes devaient se comporter avec leurs maris. Nous devions une obéissance absolue à nos maris, disait-il au groupe de mères et d'adolescentes réunies pour l'écouter. Si nous leur désobéissions, ils pourraient nous battre.

Le récit de John Krakauer *Under the Banner of Heaven*²³ donne un autre exemple, véridique, d'une secte fondamentaliste de mormons en Utah. Dan Lafferty, un croyant dévot, assassine son frère et sa femme, avec l'aide de son autre frère parce qu'ils se sont rebellés contre le principe religieux de la polygamie. Qu'est-ce qu'un détecteur de délire mormon dirait de ce personnage? Dans sa déposition, le meurtrier dit avoir reçu ses ordres de Dieu. En entrevue avec Krakauer, Dan Lafferty

croit (...) que l'aspect le plus proéminent de l'existence est la division immuable de l'Humanité entre ceux qui sont fondamentalement bons et ceux qui sont fondamentalement mauvais. Les uns ont été choisis pour être les enfants de Dieu, et les autres sont devenus les enfants du Diable. Soit vous êtes un frère (un enfant de Dieu) ou un trou de cul (un enfant du Diable).

Qu'est-ce que notre détecteur de délire dirait de cela? Se-

21 Khadra, Yasmina, *Les hirondelles de Kaboul*, Paris, Éditions Julliard, 2002.

22 Hirsi Ali, Ayāan, *Ma vie rebelle*, Paris, Nil Editions, 2006.

23 Krakauer, Jon, *Under the Banner of Heaven*, New York, Doubleday, 2003.

lon Krakauer, « la plupart des gens en Utah considèrent les arguments de Dan Lafferty comme absurdes et horribles, mais ils reconnaissent qu'il semble être un vrai croyant. »

Dans mon premier exemple fictif, celui de la patiente haïtienne, la culture d'une nation valide des idées qui sembleraient délirantes pour des Canadiens. Dans mon second exemple, celui du jeune musulman, nous devons écarter une forme de croyance religieuse partagée avant de trancher que le patient était bel et bien malade. Dans le troisième cas, nous avons vu comment plusieurs membres d'une famille peuvent soutenir ensemble des croyances délirantes (qu'elles soient ou non acceptables dans leur culture), au moins du point de vue d'une personne de l'extérieur. Et dans le cas du mormon dévot, nous voyons comment les croyances fondamentalistes peuvent rationaliser un meurtre ; ou peut-être étaient-elles délirantes ?

Permettez-moi de définir le délire. Il s'agit d'une croyance fautive, profondément ancrée, qu'on ne peut corriger même en présentant toutes les preuves du contraire, et surtout, qui ne fait pas partie d'une norme sous-culturelle. Quelle taille doit avoir cette sous-culture avant qu'on puisse associer une idée folle à autre chose que du délire ? Le pain et le vin sont-ils vraiment le corps et le sang du Christ ? Bien sûr que non, mais suffisamment de gens le pensent pour que ça ne paraisse pas délirant. Qu'en est-il d'un fil tendu autour d'un quartier ? Est-ce que cet érouv est véritablement l'extension des murs d'une maison ? Qu'en est-il des 39 membres de la secte La Porte du Paradis, qui se sont collectivement suicidés lorsque la comète de Halley s'approchait du soleil, croyant qu'ils renaîtraient dans un vaisseau caché dans la queue de la comète, pour vivre un avenir meilleur que sur Terre ? Est-ce que 39 personnes constituent une sous-culture ou sont-ils tous délirants ? En d'autres termes, si l'un d'entre eux avait survécu et s'était présenté en salle d'urgence, aurait-il pu être diagnostiqué comme psychotique en raison de ses croyances, alors qu'il tenait par ailleurs des propos logiques et appropriés ?

Ces questions sont d'actualité. Dans un éditorial du *New York Times*²⁴, Paul Krugman se demandait l'an dernier si l'administration en place à Washington était cynique ou délirante en imposant ses renforts en Irak. Il ne pouvait choisir sa conclusion (les deux options exprimaient un mépris pour le gouvernement), mais le simple fait qu'il s'interrogeait ainsi nous amène à nous poser la question du délire dans la vie de tous les jours. Prenez la controverse causée par le livre à succès de Richard Dawkins, *The God Delusion*²⁵, publié cette année en français aux Éditions Robert Laffont sous le titre *Pour en finir avec Dieu*. Dawkins y affirme que la croyance en un être transcendant, responsable de la création de l'Univers et impliqué consciemment dans la vie des gens, est de l'ordre du délire. Selon la définition stricte, Krugman et Dawkins utilisent tous deux à tort le concept de délire. Pour le meilleur ou pour le pire, les idées des néoconservateurs sont une forme de norme sous-culturelle et la croyance en Dieu est plus une norme culturelle que l'athéisme, qui est au moins une norme sous-culturelle.

Ce qui importe ici, c'est l'utilisation du terme « délire » pour désigner « ce qui n'est pas vrai ». Le délire est une idée fautive, profondément ancrée, qu'on ne peut corriger ; or, nous qualifions de délire des idées partagées par des groupes de gens. Sont-ils tous délirants ? En définissant aussi le délire par ce qui ne fait pas partie d'une norme sous-culturelle, on réduit le nombre de gens qui pourraient être considérés comme délirants, mais on donne aussi son importance au contexte. Est-ce que la croyance s'inscrit dans le cadre ou à l'extérieur d'une sous-culture ? Et de la même façon que le contexte détermine le « délire », il détermine la réalité, comme je vais l'expliquer.

Qu'est-ce que tout cela vient faire dans la psychologie du

24 Krugman, Paul, *Quagmire of the Vanities*, *New York Times*, édition du 8 janvier 2007.

25 Dawkins, Richard, *The God Delusion*, Boston, Houghton Mifflin, 2006, ou, en français, *Pour en finir avec Dieu*, Paris, Robert Laffont, mars 2008.

fondamentalisme? Il serait beaucoup plus simple d'étudier les mobiles psychologiques d'un individu fondamentaliste et de proposer un éventail de théories, pour la plupart dérivées d'un point de vue psychanalytique. Je peux en citer quelques-unes :

1. Nos croyances nous unissent en tant que groupe. Cette identité apporte un sentiment de sécurité à l'individu. Les normes et valeurs du groupe sont acceptées et renforcées afin de sentir la présence du groupe. Alors que d'un côté, « la foi et la croyance peuvent être les forces de motivation les plus puissantes de la vie humaine », « la réalité est remplacée par le délire et la myopie, à un degré presque érotique d'hystérie collective » (Stephen Morgan, *The Psychology of Terror Cults*²⁶). Les rituels aident à solidifier l'identité du groupe, parfois au détriment de l'identité individuelle. Le poète américain Alan Shapiro écrit ainsi au sujet d'un vieil ami, juif hassidique devenu « fanatique » :

*Il parlait des 613 Mitzvot (commandements) qui gouvernent chaque aspect, chaque moment de la vie d'un Hassidique, et il affirmait qu'une vie dictée par la loi en tous points (des relations sexuelles à l'alimentation en passant par les fonctions corporelles) était baignée de sainteté et de joie... Plus [je l'observais], plus il semblait que la joie sainte qu'il ressentait (et je ne doute pas qu'il la ressentait) n'était pas une joie personnelle mais la joie de l'extinction de soi, la joie d'un corps transformé par une discipline rituelle accablante en un médium transpersonnel de l'Esprit Sain, un Dieu vivant.*²⁷

2. Pour éviter d'être menacés par des idées qui n'appartiennent pas à l'identité du groupe, nous projetons sur ceux qui tiennent des idées contraires aux nôtres les images du péché, du Mal et de la déchéance. C'est pourquoi certaines cultures

26 Morgan, Stephen J., *The Mind of a Terrorist Fundamentalist*, Awe-Struck E-Books, 2001.

27 Shapiro, Alan, *The Last Happy Occasion*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.

tendent de s'isoler du monde extérieur pour éviter la contamination. Dans une lettre au *New York Times* publiée le 25 janvier 2007, David Brooks décrivait ainsi la situation en Irak :

*À travers le tumulte, la complexité de la vie disparaît, et tout se réduit à des polarités tranchées: Sunnites contre Chiïtes, Chiïtes contre Sunnites, humains contre sous-humains. Une fois cette descente amorcée dans les esprits, il est possible de tuer sans scrupule.*²⁸

Nous employons ce mécanisme de séparation pour créer des scénarios de type « eux contre nous ». Nous (et moi aussi, par conséquent) sommes tous bons et eux (les autres) sont tous méchants.

3. Comme on s'y attend de la part de la psychanalyse, le conflit sexuel a été proposé pour décrire la pensée fondamentaliste. On trouve plusieurs variations sur ce modèle. L'une propose que la peur masculine de la femme sous-tend le type de patriarcat et de domination des femmes que l'on trouve dans bien des cultures fondamentalistes. Une autre explique que la peur de l'incontrôlable nous conduit à des idéologies qui régissent les comportements sexuels de manière claire et stricte, une autre caractéristique des cultures fondamentalistes. Écoutons encore Hirsi Ali à ce sujet :

*J'ai trouvé remarquable de voir combien d'intellectuels musulmans respectés avaient pu philosopher pour savoir jusqu'à quel point la peau de la femme pouvait se dénuder sans plonger la société dans le chaos. Bien sûr, tous s'entendaient pour dire qu'une fois la jeune fille pubère, chaque partie de son corps à l'exception de son visage et de ses mains devait être couverte en présence de tout homme étranger à sa famille immédiate. La raison en était que sa peau nue pouvait causer chez les hommes des sensations involontaires et inconfortables d'excitation sexuelle.*²⁹

28 Brooks, David. *New York Times*, édition du 25 janvier 2007.

29 Hirsi Ali, Ayaan, *Ma vie rebelle*, Paris, Nil Editions, 2006.

Ces idées trouveraient sûrement écho chez les juifs orthodoxes d'Outremont qui ont réclamé l'installation de vitres givrées dans les fenêtres du YMCA du quartier. Nous le savons, l'intensité physique des sensations sexuelles peut être inconfortable, même explosive, et les cultures fondamentalistes choisissent donc de les contrôler de l'extérieur.

4. D'un point de vue psychanalytique plus existentiel, les êtres humains vivent avec la conscience de leur mortalité; nous finirons tous par mourir. Pour beaucoup, cette réalité s'accompagne d'une angoisse intolérable, et il est facile de comprendre pourquoi tant de religions offrent des images de la mort propres à adoucir cette angoisse. La croyance dans le Paradis, dans la réincarnation ou dans l'âme offre une consolation. Plus la peur d'un individu est intense, plus il est attaché solidement à sa croyance. Plus la menace extérieure est grande (ou du moins la perception que l'on en a), plus il est indispensable de défendre ses croyances réconfortantes contre la critique, le scepticisme, les preuves ou le déni.

5. L'humain ressent son insignifiance face à un univers qui le dépasse et le menace. Dans sa quête de sens, il se tourne vers les sources qui lui donneront des réponses. Le doute et le questionnement ne menant qu'à davantage d'anxiété, une interprétation littérale des textes sera privilégiée. Le fondamentalisme religieux se caractérise par la lecture littérale des textes de référence. Il ne laisse aucune place au débat, à l'interprétation ou à la critique.

6. Une autre perspective théorique nous est offerte par Dawkins, le Professeur de l'évolution. Il suggère que les «mèmes», ces idées qui émergent à un moment donné dans l'histoire humaine, parfois d'une culture à l'autre, suivent une logique de la «survie du plus apte» similaire à celle des gènes. Ces idées sont séduisantes, répondent à un besoin vital et fournissent un avantage psychologique, ce qui leur donne un grand pouvoir de résilience. Dawkins croit que l'hypothèse des «mèmes» explique les concepts répandus qui forment le cœur

de chaque religion, et qui, poussés à l'extrême, évoluent vers le fondamentalisme.

Mais je ne crois pas que ce type d'hypothèses saisisse l'essence des origines psychologiques du fondamentalisme. Le fondamentalisme concerne davantage la façon dont on pense que le contenu de cette pensée. Et c'est ici que je voudrais introduire la pensée épistémologique. Cette branche de la philosophie se penche sur la connaissance; non pas la connaissance des choses mais plutôt la signification de ce que l'on croit connaître. Pensons-nous que notre connaissance correspond à la réalité du monde extérieur, indépendante de nous? Bien sûr, dans la vie de tous les jours, notre connaissance des bananes nous amène à éplucher une banane avant de la mélanger à nos céréales. Il ne fait aucun doute qu'un scientifique pourrait apporter des preuves empiriques pour soutenir cette pratique. Mais qu'en est-il du commencement de la vie *in utero*, ou de l'âge de la Terre? Que voulons-nous dire lorsque nous disons savoir que Jésus va revenir? Si nous pensons que notre «connaissance» de ces questions est la même que celle que nous avons des bananes, nous sommes dans une épistémologie «absolutiste». Si d'un autre côté, nous reconnaissons que la majeure partie de ce que nous appelons nos connaissances est culturellement déterminée, ou façonnée par notre expérience individuelle et notre éducation, nous n'accepterons pas aussi facilement notre connaissance comme la seule explication correcte de la «Vérité». Nous utiliserons une épistémologie contextuelle, qui permet plusieurs points de vue alternatifs.

Poussant ce relativisme à l'extrême, les post-modernistes jugent les principes moraux comme vagues et triviaux. Ils prennent aussi le risque d'être si respectueux de la diversité culturelle que toute critique d'une pratique culturelle devient pour eux inacceptable. Pensez à la question de l'excision des femmes, par exemple. On pourrait avancer que les idéologies fondamentalistes sont une réaction croissante au manque d'absolus moraux et à la notion de diversité culturelle. En fait, depuis le 11 sep-

tembre, notre tolérance pour la diversité culturelle a diminué à mesure que les États-Unis déployaient un zèle missionnaire pour répandre la Vérité de la « liberté » et de la « démocratie » ; dans certains cas, accommodements raisonnables mis à part, on a voté de nouvelles lois interdisant le port de symboles ou de costumes religieux.

Qu'est-ce que ce discours sur l'épistémologie vient faire dans la question du fondamentalisme, et quel est l'apport de la psychologie ? Il ne fait aucun doute que les fondamentalistes voient le monde comme si la connaissance qu'ils en ont était absolue. Les croyances fortement ancrées, l'intolérance envers les points de vue des autres, la tendance à réinterpréter l'Histoire pour accommoder sa vision du monde³⁰, et le rejet des preuves scientifiques sont tous des manifestations d'une idéologie fondamentaliste. Outre les religions, des systèmes de gouvernement et des théories économiques peuvent revêtir les caractéristiques du fondamentalisme. Prenez le Cambodge de Pol Pot, ou la Chine de Mao, ou l'Israël de Yagil Amir (l'assassin d'Yitzhak Rabin). Même les baptistes appellent les baptistes en faveur des droits des homosexuels des « fondamentalistes de gauche ».

Ces idées rejoignent la psychologie quand on pense à quel point une épistémologie absolutiste (ou une pensée fondamentaliste) dépend de l'imagination. Je distingue ici deux types d'imagination : la première est notre capacité de créer, d'imaginer d'autres mondes, d'autres façons d'organiser les choses, d'autres modèles d'explication. La seconde est notre capacité à imaginer l'esprit d'autrui. Croyez-moi, cela n'est pas si simple ou commun que vous pourriez le penser. Il s'agit de la capacité d'empathie, ou comme Martin Buber³¹ la définit, « le balancement vers l'autre. » Pour y parvenir, on doit adopter une ouver-

30 Sharlet, Jeff, *Through a Glass Darkly, How the Christian Right is Reimagining U.S. History*, New York, Harper's, Décembre 2006

31 Buber, Martin, *I and Thou*, Free Press, 1971, ou, en français, *Je et Tu*, Paris, Editions Aubier Montaigne, 1992.

ture, une attitude objective, et une curiosité sur la façon dont autrui acquiert sa connaissance du monde. L'empathie exige de reconnaître que chaque esprit est unique. Du point de vue psychologique, nous pouvons voir que les fondamentalistes n'ont pas cette capacité d'empathie et que leur monde imaginaire est très réduit.

Dans *Comment guérir un fanatique*³², Amos Oz recommande d'imaginer autrui comme élément du traitement. Selon lui :

(...) imaginer autrui n'est pas seulement une affaire d'esthétique. C'est un impératif éthique. Dans une famille, et pas seulement entre les nations ou les communautés, imaginer autrui est un impératif moral. Je veux vous dire un secret (ne le répétez pas) : je crois qu'imaginer autrui est aussi un grand plaisir. Un plaisir secret, et un grand plaisir. Je crois qu'imaginer autrui fait de nous de meilleurs voisins, de meilleurs époux, de meilleurs amoureux.

Mais comme je l'ai démontré, c'est la peur de l'Autre, cet Autre unique et séparé, qui est au cœur du fondamentalisme.

Comment considérer le fondamentalisme ? J'ai déjà exprimé mon scepticisme envers les explications proposées par les modèles d'analyse du développement psychologique individuel. Cela ne veut pas dire que dans certains cas, des peurs, des conflits ou des vulnérabilités individuels pourraient rendre une personne sensible à une pensée rigide, ou lui faire adhérer à des groupes fanatiques ou des sectes. En d'autres termes, des personnes psychologiquement vulnérables vont rechercher des « sous-cultures » dont les idées, les points de vue et les valeurs leur apportent du réconfort. Un chef charismatique trouvera toujours des admirateurs ; les faiblesses personnelles de ces admirateurs seront compensées par l'énergie, la certitude et la

32 Oz, Amos, *Comment guérir un fanatique*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 2006.

confiance du chef qui promet le Salut sous quelque forme que ce soit.

Pour maintenir la loyauté au chef, même un chef mort, une pensée collective rigide devient la norme. Le médecin israélien Baruch Goldstein était un admirateur du rabbin Meir Kahane, fondateur de la *Jewish Defence League*; en 1994, Goldstein est entré dans une mosquée à Hebron durant la prière, a tué 29 Musulmans et en a blessé 150 autres avant d'être tué lui-même par les survivants. Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage. On peut y lire :

*Ici repose un saint, le docteur Baruch Goldstein, bénie soit la mémoire du saint homme, puisse le Seigneur venger son sang, qui a dévoué son âme aux Juifs... Ses mains sont innocentes et son cœur est pur. Il est mort en martyr de Dieu.*³³

LES IDÉES DE GRANDEUR ET LE FANATISME DES HÉROS FORMENT UN MÉLANGE DANGEREUX.

Le fondamentalisme a aussi une dimension biologique. L'imagination doit beaucoup aux circuits du cerveau. Il ne fait aucun doute que certaines personnes ont une plus grande imagination que d'autres, et que certains ont une plus grande capacité d'empathie. Cependant, à quelques exceptions près, je ne crois pas que la biologie ou la psychologie de l'individu expliquent à elles seules le fondamentalisme auquel on assiste à grande échelle.

Je crois que la culture détermine non seulement ce qu'on pense, mais aussi *comment* on pense. Et la culture exerce ce pouvoir à travers la famille qui transmet les valeurs, mais aussi de façon plus explicite à travers ses systèmes d'éducation. Je me souviens de l'époque où ma femme était enseignante à la garderie Lubavitch. Certaines règles avaient été mises en place pour imposer la modestie; cela ne me surprenait pas. Mais j'ai été très étonné par le degré de censure des lectures et des sujets

³³ Baruch Goldstein, Wikipedia.

de discussion. Elle m'a raconté que les élèves ne pouvaient pas regarder la télévision ou des films. Quelle est la différence avec l'éducation à la maison aux États-Unis, où 43 % des enfants éduqués à la maison proviennent de familles évangéliques? Ou avec les Amish dépourvus d'électricité? Ou avec les Madrassas du Pakistan? Il est évident que le contenu varie, mais pas le fondement épistémologique de tout cet enseignement; il n'y a qu'une seule réalité, qu'une seule façon de concevoir le monde, qu'une seule façon d'aborder l'éthique et la métaphysique, et la connaissance qui est transmise ne correspond qu'à la seule réalité qui soit, indépendamment de la culture et de l'expérience. C'est là la nature du fondamentalisme; l'endoctrinement à de jeunes enfants d'une façon de penser qui les rend imperméables à d'autres modèles de compréhension de leur monde, aveugles même aux preuves apportées par leurs propres sens.

Nous pouvons ériger des murs autour des écoles et dresser des barrières de sécurité entre les nations; nous pouvons censurer les livres, emprisonner les intellectuels dissidents, et exécuter si nécessaire ceux qui cherchent à disséminer des idées contraires aux croyances identitaires du groupe. Mais avec l'émergence des nouvelles technologies du 21^{ème} siècle, les idées peuvent sauter par-dessus les barrières, traverser les frontières, échapper aux censeurs, et se répandre librement d'une source anonyme à un ordinateur caché dans le placard d'un adolescent. Pour les sectes, c'est là un moyen de recruter de nouveaux membres; pour les fondamentalistes, ces technologies menacent grandement la capacité à contrôler leurs visées épistémologiques. Comment pourront-ils recréer leurs frontières et limiter la disponibilité des points de vue alternatifs? La réponse se trouve au cœur du « choc des civilisations. »

Un documentaire récemment projeté à Montréal, *The Jesus Camp*³⁴, illustre avec une clarté effrayante le rôle de l'édu-

³⁴ *Jesus Camp*, réalisé par Heidi Ewing et Rachel Grady, Magnolia Pictures, 2006.

cation dans la formation des modèles de pensée des enfants. Encore une fois, j'insiste sur l'importance du processus de la pensée plutôt que de son contenu. Le film suivait le travail du pasteur Becky Fischer, une chrétienne évangélique qui dirige un camp d'été baptisé *Kids on Fire*, où les enfants sont préparés à devenir des soldats dans l'Armée de Dieu. Je cite ici une critique de Stephen Holden dans le *New York Times*.³⁵

Mme Fischer comprend très bien que l'endoctrinement des enfants doit se faire quand ils sont faciles à impressionner, avant 13 ans et de préférence entre 7 et 9 ans, avec un dogme évangélique indispensable à la croissance future du mouvement. Elle compare les Kids on Fire aux camps d'entraînement palestiniens du Moyen-Orient, où l'on pratique un fondamentalisme islamiste agressif. Le terme de guerre, comme dans une guerre des cultures, est utilisé abondamment pour décrire l'esprit de combat d'un mouvement déjà suivi par 30 millions d'Américains.

À un certain moment du film, un garçon de 12 ans éduqué à la maison lit un livre qui tourne en ridicule la théorie de l'évolution et se moque du rôle de la science dans son éducation. On peut imaginer que si ce garçon commençait à questionner certaines des idées dont on l'abreuve, il serait étiqueté comme un traître par sa communauté. C'est bien sûr ce qui est arrivé à Hirsi Ali, qui rejetait les valeurs religieuses et les traditions du clan dans lequel elle avait été élevée. Pour Amos Oz, être un traître est une bonne chose parce que cela implique la capacité de changer, de fuir la conformité, de questionner, de douter.

BEAUCOUP DE COURAGE EST NÉCESSAIRE POUR ABANDONNER L'ARME DE LA « VÉRITÉ ».

Connaître la vérité, ou croire que quelqu'un est en possession de la vérité, affecte profondément la personnalité. Pensez à la béatitude d'une personne qui viendrait de découvrir la ré-

35 Holden, Stephen, *New York Times*, édition du 22 septembre 2006.

ponse aux mystères de la vie et la différence entre le Bien et le Mal; voyez comme elle souhaite ardemment partager cette réponse avec vous. Comme le dit Amos Oz, le fanatique ne veut rien de plus qu'aider ceux qui n'ont pas encore trouvé la vérité. Sur un ton plus ou moins ironique, il écrit :

La cible de Ben Laden pouvait bien être New York ou Madrid, mais son véritable but était de transformer les Musulmans modérés et pragmatiques en « vrais » croyants comme il les aime. Du point de vue de Ben Laden, l'Islam est menacée par les « valeurs américaines »; pour défendre l'Islam, vous ne devez pas seulement frapper l'Occident mais aussi, au bout du compte, le convertir. La paix ne verra le jour que lorsque le monde sera converti non seulement à l'Islam, mais à la forme la plus fondamentaliste et rigide de l'Islam. Ce sera bon pour vous. Ben Laden vous aime; de son point de vue, le 11 septembre était un acte d'amour, qu'il a conçu pour votre bien. Il veut vous changer; il veut vous racheter.

Oz prend alors un contrepoint radical :

Ces choses commencent très souvent dans la famille. Le fanatisme naît à la maison, du désir que l'on a souvent de changer un proche pour son bien. Il naît du désir de se sacrifier pour un être cher. Il naît du désir de dire à un enfant: « tu dois devenir comme moi, pas comme ton père. » Ou dans les couples mariés: « tu dois changer, tu dois voir les choses comme moi ou bien ce mariage ne durera pas. »

Mais si ces gens ne souhaitent pas changer, s'ils refusent d'accepter la Vérité, les croyants fanatiques sont prêts à leur en faire subir les conséquences.

En octobre 2006, lors d'un débat sur le campus du *Trinity College* de Dublin, Omar Brooks, un extrémiste musulman né au Royaume-Uni, a déclaré que le message du prophète Mahomet aux infidèles était: « *Je suis venu pour vous massacrer* ». Il a continué en disant: « *Nous sommes des Musulmans... Nous buvons le sang de nos ennemis, et nous pouvons les affronter partout.*

C'est cela l'Islam et c'est cela le Jihad. » Mais un autre jeune musulman qui écoutait le débat a pointé les radicaux du doigt et a crié: « *Cela n'est pas de l'idéologie. C'est de la maladie mentale.* »³⁶ Cela aussi ferait l'objet d'un débat, mais qui pourrait y détecter le délire? Est-ce que la pensée délirante est déjà devenue une norme sous-culturelle?

Du 11 septembre à la vie de famille, les modes de pensée fondamentalistes se glissent au cœur de nos vies quotidiennes. Des époux aux nations, de notre communauté à la planète, nous sommes déchirés par l'intolérance aux différences. Ce serait amusant si ce n'était pas aussi triste. Mais comme Oz nous le rappelle, nous devons voir l'aspect humoristique de cette situation. Nous devons conserver le pouvoir de rire de nous-mêmes. C'est là le plus sûr antidote contre le fondamentaliste en nous; les fondamentalistes sont incapables de rire d'eux-mêmes. Et nous devons avoir le courage d'être des traîtres; de reconnaître que nous ne détenons pas *la* vérité, mais plutôt que nous avons trouvé *une* vérité qui nous convient pour le moment, et que nous savons que d'autres ont trouvé leurs réponses confortables. Certaines de leurs réponses peuvent nous sembler délirantes, tout comme les nôtres peuvent l'être à leurs yeux, mais le contenu est moins important que les barrières qui le contiennent.

* Le livre de Lawrence Harrison, *The Central Liberal Truth, How Politics Can Change a Culture and Save it From Itself*, offre de bonnes bases pour comprendre le rôle de la culture dans la survie du fondamentalisme.



³⁶ *Radicals vs. moderates: British Muslims at crossroads*, CNN.com, 18 janvier 2007.



Dr Gerald Wiviott

Né à Milwaukee (Wisconsin) aux États-Unis, il est diplômé de philosophie de l'Université du Wisconsin. Il a ensuite suivi des études de médecine à l'Université de New York avant de préparer un diplôme de psychiatrie à l'Université McGill de Montréal qu'il a obtenu en 1975.

Depuis, il travaille à l'Institut Allan Memorial de Montréal. Il y est au service des patients hospitalisés tout en assurant un enseignement aux médecins résidents et aux étudiants en médecine.

En plus de collaborer au Service de thérapie sexuelle et de couple du Centre universitaire de santé McGill (CUSM), il est en charge d'un séminaire consacré à la psychothérapie existentielle à l'intention des médecins résidents.

Également professeur associé à l'Université McGill, il est marié et père de deux enfants et dit apprécier pleinement « la vitalité multiculturelle » de Montréal.